

L'ONT-ILS BAPTISÉE VÉNUS parce qu'ils avaient découvert sa main gauche avec la pomme de discorde dans la paume ? Ou bien est-ce de l'avoir baptisée Vénus qu'ils se mirent à chercher la preuve irréfutable de son identité et, ne la trouvant pas, commencèrent à dire à la cantonade qu'ils l'avaient vue quelque part ou qu'elle avait disparu quelque part ?

Il n'est pas exclu que toute cette affaire résulte d'un accord spontané que l'on mit sous l'invocation de la déesse de l'Amour. La statue leur fit une telle impression qu'à aucun moment il ne leur vint à l'esprit que la femme aux seins nus étendue à leurs pieds, souillée encore par la terre et les lichens de l'humidité, aurait pu être moins que la déesse en personne, Vénus. Si, comme il semble avéré, les deux royalistes de la bande, le sieur d'Urville et le comte de Marcellus, pensèrent, avant même de la voir, qu'elle ferait un cadeau de premier choix pour Louis XVIII – lequel était revenu sur le trône laissé vide par son frère après sa décapitation –, l'hypothèse Vénus leur convenait d'autant mieux. Facile à reconnaître,

c'était une reine, avec une charge mythologique digne de son rayonnement esthétique.

Ils ne songèrent pas un instant que leur Vénus pouvait ne pas être Vénus, mais l'une de ses suivantes, une des trois Grâces, une nymphe locale, la belle Hélène ou l'une des neuf Muses que le sculpteur Aguésandros, son présumé créateur, voulait pourvoir d'un charme érotique particulier.

Concédon's à Olivier Voutier la justesse du coup d'œil. Reconnaissons autrement dit que le croquis qu'il traça *in situ*, penché sur la statue pour la fixer comme si elle était dressée devant lui, est absolument fidèle. Il a dessiné ce que voyaient ses yeux et n'a rien dessiné de plus, ni mains, ni pieds, ni doigts. La validité du croquis est encore renforcée par sa sobriété. Le jeune aspirant de la Marine française n'a pas émaillé l'objet de tous ses soins d'une sorte d'instantané naturaliste, un petit bout de paysage avec des oliviers, ou un morceau de cet horizon marin qu'on ne tarde pas à découvrir dès qu'on tourne derrière le rocher aux allures de tombeau biblique.

Dans la tête de Voutier, cela peut aussi se justifier par quelque gestation pénible, visible dans le résultat final. Il est manifeste que l'homme ne savait pas dessiner, ou plutôt qu'il savait dessiner suffisamment pour transcrire une première impression avec des traits maladroits et déformer légèrement le visage de la statue qui, sur son croquis, semble un peu plus

allongé et souriant qu'il ne l'est en réalité. Cela renforce encore la véracité de son témoignage : un homme qui n'a pas l'aisance de faire ce qu'il veut de ses mains, où trouverait-il la liberté qu'il faut pour recréer la réalité, jouer avec ce que voient ses yeux ? A fortiori quand il doit affronter un tas de complications, les ombres qui s'intensifient à mesure que le soir avance, sa main qui tremble, soit qu'il est pressé, soit qu'il songe à la manière dont réagira le premier à voir son esquisse !

Le secret de ce croquis, de l'impression première de cette Vénus que l'on nomma Vénus et que l'on vénéra comme un chef-d'œuvre, a peut-être été emporté dans le silence des yeux qui en furent les premiers témoins, ces yeux bleus perdus dans un visage qui laissait autour de lui une brume semblable à l'écume de la mer se brisant sur les rochers. Le jeune aspirant Olivier Voutier portait gravés en lui les noms de Louis XVIII, de l'ambassadeur à Constantinople le marquis de Rivière, mais également de l'ancien Musée Napoléon reconverti alors en Musée royal. Jamais au grand jamais il ne consentit à revendiquer une place pour son propre nom sur la petite plaque informative placée au-dessus du piédestal, à disposition pour une ultime photo-souvenir, et qui explique aux visiteurs venus au Louvre voir le chef-d'œuvre la date et le lieu de sa découverte, l'identité des découvreurs et de ceux qui l'aidèrent à arriver jusque-là.

Pour lui, la Vénus, c'était une affaire intime. En la dessinant dans le champ de Yorgos Kendrôtas, avec ses yeux il regardait la statue, mais dans son esprit se profilait le visage de Catherine Brest qu'il avait prise dans ses bras dès qu'il avait mis le pied à Milo. Lorsque celle-ci s'était pâmée en le voyant, il s'était empressé de la soutenir pour l'empêcher de s'effondrer. Ils avaient échangé des regards lourds, débordant de silence éloquent. Il leur avait suffi de trois jours pour se sentir complices et décider d'un commun accord de prendre la poudre d'escampette. Le croquis exécuté par Olivier Voutier n'était rien de plus qu'une illustration improvisée de ses sentiments. Il n'est pas exclu bien sûr que ce nom de Vénus qui sortit de ses lèvres n'ait pas été adressé à la statue que fixaient ses yeux, mais à la femme dont la présence avait fait chavirer la vie qu'il menait jusqu'alors.

Le tombeau de Catherine Brest se trouve à Milo, sur le parvis de la Vierge des Roses, l'église catholique qui fut bâtie après sa mort par son époux, Louis Brest, agent consulaire de France dans l'île. Composée en grec archaïsant, l'inscription sur la plaque tombale rappelle qu'elle fut « Mère aimante et sublime épouse, parangon de vertus et de ferveur confessionnelle, aussi calme dans l'adversité que réservée dans la félicité ». Nous savons qu'elle mourut en 1823 à l'âge de vingt-huit ans, ce qui fait qu'en 1820, elle en avait vingt-cinq à peine, tandis que son époux, né en 1789, n'en avait que trente

et un. En foi de quoi nous ne pouvons attribuer la passion qu'elle nourrissait pour un aspirant de la même génération qu'elle à la grande différence d'âge qui les séparait. Il n'empêche, elle n'eut qu'à darder les yeux sur le jeune officier pour s'évanouir à ses pieds. De même n'eut-elle besoin que d'un ou deux regards profonds échangés avec lui pour que s'affichent dans toute leur virulence les symptômes de son tempérament romantique. En d'autres termes, elle apparut, selon les mots de Cavafy à propos de Marc-Antoine, comme préparée depuis longtemps à s'évader du foyer conjugal et de Milo, ce qui fait soupçonner qu'elle souffrait de ce type de claustrophobie qui saisit tous les gens condamnés à borner leur horizon vital à l'espace cadénassé d'une île de la mer Égée. Souffrant d'intolérance chronique aux rayons du soleil, un fait qui peut se révéler catastrophique dans des conditions d'ensoleillement aussi prolongé, elle se plaignait souvent des exanthèmes qui martyrisaient sa peau sensible et des céphalées qui emplissaient ses yeux bleus de larmes de désespoir et d'indignation. Le résultat fut qu'elle chercha son libérateur parmi les voyageurs qui étaient arrivés ce jour-là sur l'île.

Devaient aussi entrer en ligne de compte les crises d'anorexie revenant à intervalles réguliers, mais également certaines facettes de son singulier caractère. Voir toujours les mêmes personnes faire toujours les mêmes choses lui donnait